

**LES CHEMINS  
NOIRS DU  
PAYS BLANC**

Du même auteur, aux Éditions d'Orbestier :

*Chemin des douaniers*  
*Nantes, rue des Orties*  
*Maléfices en bords de Loire*  
*Jeux de masques sur l'Erdre*  
*Pandémonium*



ISBN 978-2-84238-375-6 (361-02-10) Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 2017

© 2017 - ÉDITIONS D'ORBESTIER - [www.dorbestier.com](http://www.dorbestier.com)

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés. Reproduction intégrale ou partielle par photocopie, informatique ou tout autre moyen, interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

**LES CHEMINS  
NOIRS DU  
PAYS BLANC  
RUSSON**



*Un glossaire des principaux termes salicoles employés  
en Presqu'île guérandaise est disponible à la fin de ce livre.*

Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées  
ne constituerait qu'une coïncidence fâcheuse  
indépendante de la volonté de l'auteur.

# 1 - AU BOUT DU CHEMIN NOIR

---

## *Mardi matin*

Lorsque l'Adjudant Bouloche qui le précédait s'écarta, le spectacle s'imposa à Limonaire avec la force d'un coup de poing. Il en resta muet de saisissement.

Le jeune gendarme ne s'était attendu à rien de tel. Il avait emboîté le pas à son supérieur se lançant le premier à l'escalade du talus creusé d'ornières, cependant que les deux paludiers suivaient le mouvement. La pente n'était pas très raide, mais il fallait regarder où on mettait les pieds. Ce n'est qu'arrivé sur le plat que Limonaire avait levé les yeux. L'Adjudant Bouloche avait anticipé la réaction de son subordonné. Mais lui-même, pourtant prévenu, se sentit saisi par l'incongruité de ce qui, dans le périmètre de la saline limitée par ses fossés, s'étalait à leurs pieds.

En un peu plus de deux années, l'adjudant avait maintes fois entendu parler de la chose, mais il avait toujours repoussé le moment de la contempler de ses yeux. Sans doute parce que les commentaires entendus, l'indignation avec laquelle le peuple paludier évoquait le comportement insensé de ce Lenoir que tous tenaient pour un fou — en tout cas un original, rectifiait Bouloche —, ne pouvaient que le détourner d'un spectacle qu'il prévoyait choquant pour lui qui, bien qu'originaire d'une autre région, était tombé amoureux de celle-ci au point qu'il n'envisageait plus de la quitter.

Ou peut-être, dans le fond, avait-il craint d'être en quelque sorte déçu en constatant que la réalité n'était pas à la hauteur du tollé qu'elle soulevait. Il avait eu tort. On n'avait pas exagéré, pour une fois.

## LES CHEMINS NOIRS DU PAYS BLANC

Ça n'avait pas de sens, tout simplement ! Les deux hommes s'attendaient à découvrir le quadrillage régulier d'une saline, et, de fait, il s'y trouvait bien. C'était une lotie de seize œillets, ce que Bouloche savait d'avance, mais Limonaire, ignorant encore tout, ne songerait à les compter qu'un peu plus tard. Alors, ce nombre de seize confirmerait la réalité de ce à quoi ressemblait l'endroit — de ce que Lenoir, son propriétaire, avait voulu en faire.

Mais sur le moment, il ne se posa qu'une seule question, en découvrant ce qui lui avait été auparavant caché par le talus haut de plus de deux mètres : qu'étaient donc ces étranges structures, ces espèces de constructions de bois aux allures d'échafaudages qui se dressaient en plein centre des œillets, ou du moins de la majorité d'entre eux ?

Il fallut tout un temps pour que Limonaire comprît enfin ce que cela évoquait : ce qu'il voyait là, ce n'était rien d'autre que des pièces d'un jeu d'échecs géant !

6 | Chacune mesurait en hauteur entre deux mètres cinquante et trois mètres. Considérant la surface de chaque œillet — de chaque case de ce quart d'échiquier —, il existait une disproportion choquante entre les dimensions des pièces et celles du « jeu » qui les supportait, tout comme si on disposait sur un échiquier de taille normale les pièces miniatures d'un jeu de voyage. N'empêche que c'étaient bien les deux rangées des figurines d'un camp, celui des Noirs, qu'on avait alignées là, pas de doute. Des rangées incomplètes, cependant. Les huit Pions, d'une hauteur moindre que les autres pièces, s'alignaient sur la rangée des huit œillets les plus éloignés du point où les quatre hommes se tenaient, momentanément muets. Mais sur la rangée la plus proche, seules six pièces étaient disposées : les deux Tours, les deux Cavaliers et les deux Fous. Il manquait encore la Dame et le Roi.

Et ces deux pièces manqueraient toujours, à coup sûr.

Chacune des constructions reposait sur une base circulaire en béton de deux mètres de diamètre, en gros. Les œillets mesurant dans les sept mètres de côté, chaque pièce paraissait un peu perdue sur la surface qui lui était dévolue. Mais on comprenait aisément qu'il

aurait été difficile de réaliser des pièces d'une dimension double. Au-dessus de la base de béton s'élevait un assemblage de charpente, constitué de madriers s'encastrant en partie basse dans le socle et dont les éléments emboîtés à tenons et mortaises étaient chevillés. Soucieux de solidité, le constructeur avait renforcé l'ensemble au moyen de ferrures métalliques cerclant les madriers et fixées par des tirefonds.

Le premier moment de stupeur passé, Limonaire put observer tout à loisir ces détails. Il nota qu'on avait sculpté ces madriers, à l'herminette ou à la tronçonneuse, de manière à donner à l'ensemble l'apparence de la pièce évoquée. Les formes étaient cependant beaucoup plus trapues, beaucoup moins découpées que celles des pièces de bois façonnées au tour qu'on trouve le plus communément dans le commerce. C'était une nécessité : un travail aussi délié n'aurait pas été réalisable à une telle échelle et avec de tels matériaux.

Pour parachever l'œuvre, les quatorze pièces avaient été badigeonnées de goudron. On pouvait encore noter qu'autour des pièces en place, la surface de chaque œillet avait reçu une couche de gravier, alternativement blanc et gris, pour reproduire la couleur des cases de l'échiquier. Les Tours étaient d'une structure assez simple. Les madriers épousant le pourtour de la base circulaire en béton étaient cerclés de feuillards qui les maintenaient rapprochés. Les créneaux du sommet étaient très simplement rendus grâce à une différence de hauteur d'une vingtaine de centimètres entre les madriers voisins, alternativement plus longs et plus courts. Les deux Fous, comme d'ailleurs les Pions, avec leurs formes renflées, avaient exigé beaucoup plus de travail de la part du « sculpteur ». En ce qui concernait les Cavaliers, ils avaient rendu nécessaire un important effort de façonnage et de découpe. On ne pouvait qu'imaginer à quoi auraient ressemblé la Dame et le Roi, dont la hauteur aurait sans doute dépassé les trois mètres.

— Si c'est pas malheureux ! Tout c'travail pour faire ça !

C'est l'un des deux hommes qui se trouvaient sur place à leur arrivée qui venait de parler. S'arrachant difficilement à la fascination

## LES CHEMINS NOIRS DU PAYS BLANC

qu'exerçait sur lui ce spectacle stupéfiant, Limonaire reporta son attention sur eux. Des paludiers, qui exploitaient la saline voisine, lui avait expliqué Bouloche. Clément et Jacques Bolomer, le père et le fils. C'étaient eux qui avaient alerté la brigade de gendarmerie de Guérande, demandant qu'on vienne voir d'urgence ce qui s'était passé au bout du Chemin Noir.

C'est le père, Clément, qui venait de faire cette déclaration, exprimant en peu de mots tout le mépris que lui inspirait le travail absurde auquel s'était livré le propriétaire de la saline. Les Bolomer aimaient certainement à la fois leur métier et leur cadre de vie et de travail, et on comprenait leur révolte au spectacle de ce qu'on avait fait de ce lieu. Révolte qui, d'évidence, avait pris depuis tout ce temps la forme d'une rumination.

Seulement alors, Limonaire pensa à chercher des yeux le responsable de cette espèce de profanation, le fameux Lenoir, dit « le fou ». Il se trouvait là lui aussi, au bas du talus, aux pieds des quatre hommes. Mais on ne voyait de lui qu'un avant-bras et la partie inférieure des deux jambes. Le reste du corps était dissimulé par la base de béton de la future Dame noire que l'homme s'activait à positionner sur sa case avant qu'à la suite d'une fausse manœuvre, semblait-il, il se fasse écraser par elle. Il s'agissait d'une sorte d'accident du travail, en somme. Un drôle d'accident et un drôle de travail.

Pour arriver ici à bord du véhicule de la gendarmerie, ils avaient dû d'abord suivre une petite route sinueuse et affaissée traversant la vaste et plate étendue du Pays Blanc que Limonaire, tout fraîchement affecté à la brigade de Guérande, ne connaissait pas encore. Peu portés à la contemplation de par leur profession, les deux passagers du véhicule n'en étaient pas moins sensibles à la singulière beauté du lieu, même si, pour l'un, une longue familiarité avec la région tempérait ce qui était une découverte pour l'autre. Un endroit de paix et de fragilité, à l'écart de l'agitation du monde. Par respect pour cette fragilité peut-être, Bouloche, qui conduisait, n'avait pas mis en service le gyrophare. Ou c'était sim-

plement parce que l'affaire pour laquelle ils se déplaçaient n'avait pas un tel caractère d'urgence. De plus, en cette fin de matinée et en ce mois de septembre, alors que le gros de la troupe des estivants avait déserté la région, la circulation était presque nulle sur cette petite route surélevée d'où il aurait été si facile, pour un conducteur trop pressé, de plonger dans l'une des vasières qui s'ouvraient en contrebas.

Non, il n'y avait pas d'urgence. Alors, autant profiter de ce moment de paix avant de découvrir, au bout d'un chemin, ce pour quoi on les avait appelés et qui serait, la longue expérience de Martin Bouloche le lui disait, quelque chose de laid, l'intrusion de la mort et de ce qui l'accompagnait dans ce qui ne parlait, pour l'instant, que de vie.

De son côté, Limonaire contemplait avec intérêt ce paysage encore nouveau pour lui : le Pays Blanc. Il observait tout d'un œil vif et intéressé, appréciant la sobre beauté géométrique des œillets alignés, notant l'abandon de certaines salines — abandon qui avait bien failli affecter l'ensemble de ce milieu exceptionnel, avant qu'un salutaire sursaut ne ramène nombre de paludiers aux gestes ancestraux. Les coudes de la route modifiaient constamment la perspective, mais dans l'ensemble, ils allaient vers le sud. Bouloche, lui, pour y avoir fait son trou, connaissait la région comme sa poche, aussi donnait-il à son passager des indications topographiques que Limonaire s'efforçait de mémoriser.

Arrivant de Guérande, la vieille ville fortifiée juchée sur ses hauteurs, ils avaient dévalé la route traversant les hameaux de Kerbez et de Quéniquen, peu défigurés encore, où les vieilles maisons de pierre se blottissaient les unes contre les autres. On notait que certaines de ces anciennes demeures de paludiers avaient été restaurées avec plus ou moins de bonheur. Mais les volets clos témoignaient du fait que les propriétaires n'y venaient séjourner qu'en été ou durant le week-end. D'autres habitations offraient encore le visage qui était le leur dans le passé. À Kerignon, hameau en bordure de la dépression des marais salants, ils avaient pris à gauche, passant devant Pradel, avec ses vastes magasins à sel

## LES CHEMINS NOIRS DU PAYS BLANC

— les salorges —, mais aussi avec ces énormes mulons de sel abrités sous des bâches de plastique blanc, puis ils s'étaient engagés résolument sur la route qui traverse plein sud, en leur milieu, les centaines d'hectares de salines pour conduire jusqu'au charmant village de paludiers de Kervalet précédant le bourg de Batz dont le clocher de granit domine les alentours. Sa silhouette caractéristique se découpait nettement, pour Limonaire et Bouloche, sur le clair du ciel. Plus loin sur la droite, un autre clocher bien reconnaissable s'élevait, celui du port du Croisic. C'étaient comme des amers qui se dressaient ainsi sur le Pays Blanc, et cela avait bien été leur fonction autrefois, mais Limonaire l'ignorait encore.

Ils n'iraient pas jusque-là, avait expliqué Bouloche. Ils n'atteindraient même pas le croisement de quatre routes où, tournant à gauche, ils auraient pu prendre la direction de Saillé, autre village paludier, non loin de La Baule qui étale complaisamment au bord d'une baie splendide la hideur de ses modernes immeubles de cinq ou six étages — rien d'autre que des kilomètres de balcons, expression la plus fruste d'un nauséeux urbanisme balnéaire qui ne mérite pas le nom d'architecture.

L'adjudant s'était bientôt engagé sur ce qui n'était plus une route bitumée, mais un simple talus de vase durcie, affaissé sur les bords, sur lequel le véhicule cahotait en secouant durement ses passagers.

— Le Chemin Noir, avait commenté Bouloche. Il n'y a pas de plaque, mais c'est comme ça qu'on l'appelle. *Hent Du*, en breton. Ça colle bien avec le nom du type, à se demander s'il n'a pas choisi l'endroit pour ça.

— C'est qui, ce Lenoir ? s'était enquis Limonaire. Vous le connaissez ?

— Ouais. C'est, enfin, c'était un drôle de zigoto. J'ai dû le croiser une ou deux fois, et je ne peux pas dire que je le connaissais. Il vivait en ours, ne frayant avec personne. Il ne faisait rien pour se faire aimer dans le pays, faut dire... On le surnommait « le fou ».

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était fou.

Réponse qui, malgré son caractère d'évidence, n'éclaircissait rien.

— Vous voulez dire vraiment fou, déjanté, carrément jeté ? Dans ce cas-là, est-ce qu'il n'aurait pas dû être enfermé dans un asile ?

— Non, non, pas fou à ce point. Tu comprendras tout à l'heure. Lenoir a dû arriver dans la région il y a trois ou quatre ans, d'après ce que j'ai appris. Mais ça fait seulement un peu plus de deux ans qu'on a commencé à parler de lui, à partir du moment où il a fait savoir qu'il était acquéreur d'une saline abandonnée. D'abord, les gens du coin ont cru qu'il voulait la remettre en exploitation, ce qui ne pouvait que leur faire plaisir. Plus il y aura d'exploitants dans les marais, mieux ça vaudra, ça aidera à maintenir à distance les requins de l'immobilier qui ont des vues sur ce vaste espace...

— Mais est-ce que ce territoire n'est pas protégé ? J'ai cru lire que...

— Il est protégé, c'est un site classé, mais ce qui a été fait peut toujours être défait au nom du développement économique ou autre faribole du même genre. On sait comment ça se passe, avec les politiques. La prospérité d'une région passe par leur réélection, ça ne peut pas être autrement, dans leur tête. Et pour être réélu, il faut pouvoir se targuer d'avoir contribué à créer des emplois. Alors, on implante une industrie polluante ici, une centrale nucléaire là et un parc d'attractions pour débiles mentaux ailleurs. Ça procure du travail aux entreprises pendant que dure la construction, et ça entraîne même parfois quelques emplois permanents pour les habitants du coin. Et comme les électeurs sont des cons, à la prochaine occasion ils votent pour le maire, le conseiller général ou le député qui a soutenu le projet, sans même prendre en compte les emplois qui ont été perdus par ailleurs. Parce que, s'ils étaient capables de réfléchir...

Limonaire avait observé avec un certain étonnement son compagnon dont les doigts, pendant qu'il parlait, se crispaient sur le volant au point de blanchir.

— Dites donc, mon Adjudant... C'est un discours anar que vous tenez là ! On ne croirait pas entendre parler un gendarme...

— Parce qu'un gendarme n'a pas le droit d'avoir ses opinions ? Parce qu'un gendarme, c'est un bon petit soldat au service d'une élite autoproclamée qui... ?

La violence du ton employé par l'adjudant avait fait craindre au jeune gendarme de s'être montré trop familier. Mais il se rassura

## LES CHEMINS NOIRS DU PAYS BLANC

en voyant Martin Bouloche se détendre d'un coup, et l'entendit même éclater de rire avant d'ajouter :

— Excuse-moi, mon vieux. Je m'emballe. Et je suis injuste en plus, parce que tous les politiques ne sont pas des abrutis. En cherchant bien et pendant assez longtemps, on doit bien pouvoir en trouver un ou deux qui ont des qualités !

Limonaire avait ri à son tour, non sans penser que son collègue, ou un de ses proches, devait avoir subi quelque préjudice de la part d'un politicard quelconque, pour que son état d'esprit fût celui qu'il venait de révéler, peut-être à son corps défendant.

— On arrive. Tu vas comprendre pourquoi on surnomme Lenoir « le fou ».

Ils venaient d'atteindre un espace élargi où il était possible à un véhicule de faire demi-tour. Au-delà, le chemin se prolongeait, prenant d'assaut la partie la plus basse d'un haut talus qui barrait la perspective et que des herbes drues et sèches envahissaient, mais Bouloche ne tenta pas l'escalade. Il se gara auprès d'une vieille R4 cabossée dont la rouille dévorait la tôle.

Deux hommes les attendaient, que Martin connaissait manifestement et qu'il présenta brièvement à Limonaire. Soit ils disposaient d'un téléphone portable, soit l'un des deux s'était rendu à la plus proche habitation pour alerter la brigade, ce qui importait peu. Limonaire avait noté les expressions fermées du père et du fils Bolomer, avec quelque chose de plus, comme une sorte d'impatience. Cette histoire leur faisait perdre du temps, alors que leur saline réclamait leurs soins.

— C'est derrière, avait indiqué brièvement Clément, le père, montrant le talus.

Les deux gendarmes s'étaient donc avancés dans cette direction, les Bolomer les suivant avec une répugnance manifeste. Des ornières marquaient l'endroit, creusées par le passage répété d'un véhicule qu'ils découvrirent de l'autre côté, garé sur un autre terre-plein en contrebas. Ils ne lui accordèrent sur l'instant aucune attention, tant ils étaient saisis par ce qui s'étalait à leurs pieds. Ce spectacle stupéfiant. Cette absurdité. Cette incongruité.

Maintenant, le choc de la brutale découverte s'atténuant, ils pouvaient porter un regard différent et plus professionnel sur le lieu de l'accident. On comprenait assez facilement ce qui s'était passé, la disposition de l'endroit parlait d'elle-même. C'est sur le trémet, la plate-forme de stockage du sel où stationnait le véhicule — et sur lequel se dressait aussi une petite cabane destinée à abriter les outils —, que Lenoir avait d'abord fabriqué les quatorze bases de béton déjà positionnées, ainsi que la quinzième, destinée à la Dame noire. Un moule de bois se trouvait là, ouvert en quatre parties qu'on pouvait solidariser au moyen de boulons. Lenoir avait dû le faire fabriquer par un professionnel. Il le disposait sur une base circulaire en fort contreplaqué de marine elle-même posée sur des rouleaux — de simples rondins de bois dont on voyait une réserve empilée contre un flanc de la cabane. Lenoir coulait dans ce moule la quantité nécessaire de béton qu'il malaxait au moyen de la bétonnière occupant un coin du trémet. Il y avait aussi, à proximité, un tas de sable et un tas de gravier — deux en réalité, car ce qui aurait pu passer pour un petit mulon de sel était un tas de gravier blanc, prévu pour colorer les cases blanches. Ces matériaux, ainsi que les sacs de ciment empilés sur une palette dans la cabane, et qu'on voyait par la porte restée ouverte, il avait fallu les amener par petites quantités, car jamais un gros camion n'aurait pu s'aventurer jusqu'ici.

Le véhicule stationné sur le trémet avait dû servir à cet usage, pensa Limonaire qui lui accorda alors son attention. Rien à voir avec la R4 antédiluvienne des Bolomer, nota-t-il. Le jeune gendarme était un connaisseur, et il identifia l'engin : un pick-up Dodge Ram 1 500 Crawcab, un véhicule de frimeur. Un engin qui devait valoir au bas mot dans les... Bof ! Bien plus que ce qu'il pourrait jamais lui-même investir dans une voiture !

De son côté, Bouloche n'avait même pas regardé le Dodge. Il secouait la tête avec incrédulité. C'était bien comme on le lui avait raconté, mais, faute de l'avoir observé lui-même, il n'avait pas pris la juste mesure du caractère insensé de la chose. Ce qui choquait particulièrement, c'était la disproportion existant entre les efforts

## LES CHEMINS NOIRS DU PAYS BLANC

fournis et le dérisoire, la stupidité du résultat. Cet homme n'avait pas volé son surnom. Il était atteint d'une forme de folie qui révoltait tous les amoureux de cette fragile contrée de marais salants, et tout spécialement les deux Bolomer exploitant la saline voisine et qui, jour après jour, avaient été les témoins de cette honteuse destruction d'un outil de travail séculaire. Eux-mêmes, savait Bouloche, envisageaient d'acquérir cette saline abandonnée, un peu plus de deux ans auparavant. Mais l'affaire leur était passée sous le nez, Lenoir ayant offert au propriétaire d'alors une somme telle que les deux paludiers n'avaient pas pu faire face.

Maintenant, ils regardaient ça sans chercher à cacher leur consternation, qu'ils réservaient à ce que ce cinglé avait fait de l'endroit, pas au sort qui venait d'être le sien. Bouloche les comprenait. Il n'était pas loin de penser, lui aussi, que Lenoir n'avait eu que ce qu'il méritait. Il essaya de reconstituer mentalement l'accident.

14

Le béton ayant été coulé — en réservant l'encastrement nécessaire pour les madriers et en y incluant, sûrement, des pattes métalliques de fixation — et ayant suffisamment durci, Lenoir n'avait plus qu'à désolidariser les quatre parties du moule pour une réutilisation ultérieure. La base circulaire en contreplaqué restait en place, bien sûr, on ne pouvait la récupérer. Ensuite, il fallait encore positionner la « pièce », Pion, Tour ou autre, sur sa « case » — dans l'œillet qui devait l'accueillir. C'est là qu'intervenaient les rouleaux.

Une grue aurait permis d'obtenir le même résultat plus rapidement et sans efforts. Mieux, au moyen d'une grue télescopique disposant d'une flèche assez longue, il aurait été possible de mettre en place tous les socles en une demi-journée, pas plus. Mais pas davantage qu'un gros camion de livraison, un tel engin n'aurait pu s'aventurer ici. L'autre solution évidente aurait été de couler chacune des bases à sa place définitive, au centre exact d'un œillet. Il suffisait de transporter le béton fraîchement malaxé au moyen d'une brouette à roue de caoutchouc, non de celles, en bois, que les paludiers utilisent pour charroyer le sel, car elles sont trop grandes et ont le centre de gravité placé trop en avant, mais une

banale brouette métallique de chantier. Au lieu de quoi Lenoir avait choisi de procéder à la manière des constructeurs de mégalithes — pour ce qu'on croyait savoir des méthodes employées par ces derniers — par roulage sur des rondins de bois. En effet, une sorte de passerelle, constituée de madriers soutenus par des tréteaux, avait à chaque fois été installée depuis le trémet jusqu'à l'œillet de destination. Ce chemin de roulage établi en légère pente était configuré en fonction des besoins par simple déplacement des madriers à la surface de la saline. Le socle de béton reposant sur des rouleaux de bois était amené à l'amorce de cette rampe, après quoi, par un jeu de cordages et de palans retenant la lourde masse, contrôlant sa descente, il devenait, si l'on pouvait dire, aisé, même pour un homme seul, de déplacer l'objet assurément pesant, bien que Martin se sentît incapable d'en estimer le poids. Simple dans le principe. Mais complètement absurde.

Car ça exigeait quand même beaucoup d'efforts, d'astuce et de temps. C'était contraire à toute logique. Mais quelle logique, d'ailleurs, avait bien pu présider à l'élaboration de cette œuvre insensée ? Lenoir avait délibérément choisi d'accumuler les difficultés, tout ça pour en arriver à ce résultat qui scandalisait non seulement les Bolomer, mais tous les habitants et exploitants des marais salants. Insensé ! Inexplicable ! Et dangereux. Parce que, sur l'œillet de destination, il fallait disposer le chemin de roulage selon une inclinaison accrue pour amener le socle au niveau de la vase durcie, dans laquelle des tranchées avaient été creusées pour y loger les madriers d'extrémité qui étaient perdus et seraient dissimulés sous le gravier blanc ou gris. C'est là que s'était produit l'accident quand le chemin de roulage s'était effondré. Le processus, fonctionnant à quatorze reprises avait donné les résultats attendus. Mais la force de l'habitude, la routine, la répétition des mêmes gestes engendrent la négligence. C'est pour la quinzième pièce, l'avant-dernière, que quelque chose avait foiré.

Lenoir avait fait preuve d'imprudence en se tenant en contrebas de la base de béton en cours de manutention sur le plan incliné. Peut-être un cordage s'était-il rompu, ou bien un des tréteaux avait-il

## LES CHEMINS NOIRS DU PAYS BLANC

lâché et les rouleaux avaient ripé par suite de l'affaissement des madriers. Le lourd bloc avait basculé. Lenoir, qui se trouvait du mauvais côté, n'avait pas eu le temps de s'écarter, et sa vie s'était achevée à la suite de cet accident stupide.

De cet accident ou d'autre chose. On pouvait aussi envisager un sabotage. Cette pensée, l'Adjudant Bouloche ne l'exprima pas. S'adressant à Clément Bolomer, il demanda :

— Vous n'avez rien dû voir, sans doute. Mais avez-vous entendu l'accident survenir ?

— On n'a rien entendu du tout, parce que l'accident, l'a dû s'produire avant qu'on arrive, c'matin. Ça doit faire des heures qu'il est là-d'ssous, p't'être bien même d'puis hier soir, si ça s'trouve. Nous, quand on est arrivés c'matin, depuis l'chemin, on a bien vu qu'la camionnette était déjà là, mais ça n'avait rien d'bizarre. On avait l'habitude, ce cinglé passait tout son temps là-d'ssus... Nous, moins on voyait l'fou, mieux on s'portait, vous pensez. C'est juste parce que c'était vraiment trop silencieux qu'à force on s'est dit qu'c'était pas normal. Alors, Jacquot est v'nu j'ter un œil, et voilà...

— Bon... Eh bien, je crois qu'il est temps, pour nous aussi, de jeter un œil de plus près, commenta Bouloche.

Mais alors que les gendarmes se disposaient à descendre du talus, un bruit de moteur les alerta. Se retournant, ils virent arriver sur le chemin qu'ils avaient eux-mêmes emprunté, le Chemin Noir, une vieille Méhari Citroën.

Le véhicule s'immobilisa à quelques pas de celui des gendarmes et son conducteur mit pied à terre. Limonaire observa un homme entre deux âges — on ne savait pas trop lesquels — qui saisissait sur le siège du passager un sac de toile dont il se passait la bandoulière sur l'épaule avant de se diriger vers eux.

Plutôt petit et plutôt enveloppé, pas vraiment gros mais rondouillard, l'homme ressemblait, avec sa toison ébouriffée, moins touffue sur le sommet de la tête, à un Léo Ferré au poil plus gris que blanc. Le gris était aussi la couleur de son visage, observa Limonaire qui se dit que l'homme semblait souffrant. L'arrivant tendit une main courte et épaisse que Bouloche saisit. Limonaire nota que les deux

hommes avaient à peu près la même taille et la même silhouette, mais là s'arrêtait la ressemblance. Le visage glabre de l'adjudant s'opposait à la broussaille courte mangeant les joues du pseudo Léo Ferré, et son uniforme tranchait sur la tenue débraillée de l'autre. Pourtant, à les voir rapprochés, notant leurs sourires de complicité, on devinait que ces deux-là étaient liés par d'étroits liens d'amitié.

— Dois-je comprendre, lança Bouloche, que la Presse a une fois de plus été avertie avant la gendarmerie ?

— Le téléphone arabe, expliqua l'autre, ou plutôt le téléphone paludier. Ce n'était d'ailleurs pas la peine que vous vous déplaciez, j'aurais pu me charger de l'enquête tout seul.

Leurs éclats de rire simultanés confirmèrent l'impression de Limonaire : Bouloche et l'autre type — un journaliste, semblait-il — étaient amis de longue date.

— En réalité, reprit l'arrivant, je suis venu par curiosité quand j'ai entendu Hervy, que j'ai croisé, m'annoncer la nouvelle. J'étais dans le coin pour mes photos, pourquoi ne pas faire le détour ? Mais je doute que l'affaire mérite plus de trois lignes dans mon canard.

— Eh bien, on va voir ça, fit Bouloche. Tiens, je te présente le jeune Gendarme Limonaire, tout nouveau dans la brigade.

— On l'a envoyé pour t'aider à résoudre l'affaire ? Il était temps qu'on s'avise, au sommet de la hiérarchie, de la nécessité d'insuffler un sang neuf dans une brigade un peu sclérosée, j'ai le regret de te le dire, mon vieux Martin.

Limonaire n'allait pas s'offusquer de ce qui ressemblait à une moquerie de la part de ce type cordial qui lui serrait fermement la main. Pourtant, malgré le sourire, malgré le ton d'humour, Limonaire crut percevoir quelque chose d'autre, qu'on tentait de dissimuler sans y parvenir tout à fait. Une impression, rien de plus.

— Ferdinand Pellegrin, présenta Bouloche. Un copain plus ou moins journaliste, plus ou moins photographe et plus ou moins écrivain, quand ça lui prend.

— Je suis plus ou moins heureux de faire votre connaissance, répliqua Limonaire avec un sérieux total.

## LES CHEMINS NOIRS DU PAYS BLANC

Un nouveau rire ébranla la bedaine de Pellegrin qui dit :

— D'accord ! Je sens qu'on va bien s'entendre avec le sang neuf ! Limonaire commençait à penser que tout ça c'était bien joli et plutôt sympathique, mais qu'il était temps qu'on commence à s'intéresser à la raison pour laquelle ils se trouvaient tous ici. Bouloche dut penser la même chose.

— Bon, fit-il, on y va. Rien que nous deux. Tu restes là pour le moment, Ferdinand.

— Entendu, je vais mitrailler un peu en attendant, répondit l'homme. Il escalada le talus pour bénéficier d'une vue plongeante sur la saline. De son sac, il sortit un appareil photo. Un appareil argentique autofocus de haute qualité, avec zoom motorisé, nota Limonaire, pas un numérique. Pellegrin commença à prendre quelques clichés de l'ensemble de la saline, puis il cadra plus serré sur ce qu'on voyait de la victime.

18 | Bouloche donnait l'impression de ne savoir que faire, ce qui surprit son subordonné. Est-ce pour masquer son embarras qu'il ordonna à Limonaire d'aller chercher l'appareil photo dans leur véhicule ? Au retour du jeune homme, l'adjudant le chargea de prendre plusieurs clichés sous divers angles. Les Bolomer semblaient se désintéresser de l'affaire. On les sentait impatients de poursuivre leur tâche sur la saline voisine.

— On peut y aller ? demanda l'aîné. Le boulot va pas s'faire tout seul...

— Allez-y, acquiesça Bouloche. On vous appellera en cas de besoin. Les deux paludiers partis, Limonaire attira discrètement l'attention de son supérieur sur un détail, ce que Pellegrin, de là-haut, ne manqua pas de saisir. Il vit les deux gendarmes se pencher pour examiner un point du sol.

— Quelque chose de particulier ? cria le journaliste.

Bouloche leva le regard vers lui et parut sur le point de secouer la tête négativement. Puis il se ravisa et lui fit signe d'approcher. Pellegrin descendit donc à son tour du talus.

— Puisque tu penses que la brigade est sclérosée, fit Bouloche, viens donc voir ça. Ta brillante intelligence va peut-être pouvoir nous assister.

Pellegrin se pencha sur ce que le gendarme lui désignait. Là, tout auprès de la main dépassant de sous le socle de béton, on pouvait distinguer ce qui ressemblait à des caractères inscrits dans l'argile de l'œillet asséché, que des pluies précédentes avaient ramollie.

cl

Un C et un L. Ou un D minuscule mal formé. Ou n'importe quoi. — Qu'est-ce que tu en penses ? fit l'adjutant.

Pour Pellegrin, soudain — et cela provoqua en lui une forte émotion dont les autres se seraient étonnés s'ils l'avaient devinée —, ces caractères malhabilement tracés prenaient un certain sens qui lui déplaisait fort. Pris de court, il ne sut que dire.

Mais il n'était pas difficile d'imaginer ce que pouvaient en penser les gendarmes, surtout le jeune Limonaire dont on pouvait presque lire les pensées sur le visage.

Un C et un L : est-ce que ce n'étaient pas là les deux premières lettres du prénom du père Bolomer, Clément ? Dans un roman policier, on aurait vu là une accusation laissée par la victime, l'indice qui oriente les enquêteurs sur la piste du crime, alors qu'ils auraient sans cela conclu à un banal accident. Enfin, banal, pas tant que ça, dans le cas présent.

Les deux hommes faisaient de parfaits suspects. Ils avaient de solides raisons de ne pas aimer leur voisin, à qui ils pouvaient reprocher de les avoir empêchés d'acquérir une saline qu'ils convoitaient. Travaillant sur l'exploitation voisine, ils étaient sur place. Et enfin ils avaient, ou prétendaient avoir découvert le corps.

Oui, mais on était dans la vie réelle, pas dans un roman, et cet indice paraissait décidément trop gros pour être convaincant. Alors, toujours dans l'esprit de la littérature policière, on était amené à penser qu'il avait été laissé par le véritable assassin, cherchant ainsi à détourner les soupçons sur des innocents. Mais là encore, on doutait. Le coupable pouvait-il espérer faire croire que ce bras immobilisé sous ce bloc de béton avait eu la

## LES CHEMINS NOIRS DU PAYS BLANC

possibilité de se mouvoir pour tracer ces deux simples lettres ? Pellegrin s'ébahissait de n'avoir pas remarqué cette impossibilité physique plus tôt.

— Je prends une photo ? interrogea Limonaire, voyant son supérieur hésitant.

— Pas la peine, trancha Bouloche. C'est rien du tout.

— Mais...

— Des gosses. Ce sont des gosses qui ont tracé ces lettres. Et avant l'accident, sûrement. Si ce sont bien des lettres. Ça peut être n'importe quoi.

En prononçant ces mots, Bouloche évitait manifestement de croiser le regard de Pellegrin, comme s'il craignait de lire un désaccord ou une réprobation sur le visage du journaliste. Ferdinand choisit de se taire, mais alors que les gendarmes contournaient le bloc de béton, il prit discrètement une photo du graffiti.

— Bon, reprit l'adjudant, faudrait voir à le sortir de là-dessous.

— Comment on va faire ? interrogea encore Limonaire.

— On va faire levier avec des madriers, décida Bouloche. Va chercher les Bolomer, qu'ils nous donnent un coup de main. On ne sera pas trop de cinq.

En une heure, l'affaire fut réglée. Bouloche avait demandé par radiotéléphone qu'on envoie une ambulance dans laquelle on charge le corps qu'on autopsierait, bien entendu. Avec tous ces mouvements, les lettres inscrites sur la surface de l'œillet avaient été effacées, sans que Bouloche parût s'en soucier le moins du monde. Limonaire trouvait que son supérieur venait de faire preuve d'une certaine légèreté ; mais qui était-il pour en juger ? Les Bolomer regardèrent partir l'ambulance, puis les gendarmes, sans rien laisser transparaître de leurs sentiments. On n'attendait pas d'eux qu'ils manifestent du regret quant au sort tragique de Lenoir. Ni de personne d'autre dans le Pays Blanc.

## TABLE DES MATIÈRES \_\_\_\_\_

1 - Au bout du Chemin Noir .....	5
2 - Trois jours plus tard, au manoir de Kergréac .....	21
3 - Méditations sur une chaise longue.....	39
4 - Le temps, ce grand polisseur .....	57
5 - La Dame de Pique .....	77
6 - Les petits cailloux blancs .....	99
7 - La belle Africaine ou la Dame noire.....	121
8 - La Dame de Cœur et la Dame de Carreau.....	137
9 - La part d'ombre .....	159
10 - La Dame absente .....	181
11 - Un beau jour pour mourir .....	197
12 - Les chemins gris de la vie .....	215
13 - La deuxième mort du Fou du Roi .....	241
14 - Vers la lumière.....	263
Glossaire.....	279

## DANS LA MÊME COLLECTION, VOUS AIMEREZ AUSSI



LA MALLE SANGLANTE DU PUIT D'ENFER ———  
XAVIER ARMANGE - 160 PAGES - 6,90 €

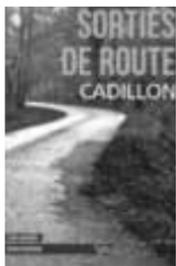
Le 9 février 1949, flottant dans les eaux bouillonnantes au fond du gouffre du Puits d'Enfer, on découvre le corps d'un homme ligoté et bâillonné dans une malle en osier. C'est le début d'une des plus célèbres affaires de l'après-guerre.

---

### HORS JEUX

BEN BARNIER - 160 PAGES - 6,90 €

Meurtres, rivalités et soif de pouvoir dans les coulisses des JO de Sotchi. Viktor Andreïev, détective franco-russe, enquête sur la mort de Marc Libot, jeune photographe français retrouvé étranglé sous la patinoire olympique.



SORTIES DE ROUTE ———  
BRUNO CADILLON - 256 PAGES - 8,90 €

Latifa Gadsaïev, femme flic traumatisée par un accident de voiture des années plus tôt, enquête sur une série de meurtres. Au fil des recherches, de nouveaux éléments apparaissent, qui pourraient bien changer sa vision du passé...

### LA VÉRITABLE HISTOIRE DE THÉODORE VALBRON

BRUNO CADILLON - 288 PAGES - 8,90 €

Latifa Gadsaïev enquête sur le meurtre d'une prostituée. La découverte d'un deuxième cadavre mène la jeune femme et son équipe de bras cassés sur les traces d'Isadora, impitoyable femme à la tête de l'étrange « gang des layettes ».



## DANS LA MÊME COLLECTION, VOUS AIMEREZ AUSSI



### POT-POURRI À LA FLEUR DE SEL —————

ROGER COUPANEC - 192 PAGES - 7,90 €

Cinq personnes sont retrouvées mortes. Dans un climat de suspicion générale, le journaliste Jo Morel va tenter de comprendre quel lien uni un tueur insaisissable et une mystérieuse société secrète, qui rappelle le Ku Klux Klan...

### — PAILLONS DE MORT SUR LA CÔTE D'AMOUR

ROGER COUPANEC - 160 PAGES - 6,90 €

Un mort, un tag... Qui est ce tueur en série qui a choisi d'appliquer lui-même la justice ? De Saint-Nazaire à Piriac, de La Baule au Pouliguen, Jo Morel revient une nouvelle fois enquêter pour démasquer ce justicier au profil assez particulier...



### LE CRABE VERT VOUS SALUE BIEN —————

ROGER COUPANEC - 128 PAGES - 6,90 €

Près de La Baule, tout bascule pour Clélia à la suite d'un message anodin : « Le Crabe vert vous salue bien ». Les morts s'enchaînent et Jo Morel, journaliste têtu, va tout mettre en œuvre pour reconstituer ce puzzle machiavélique...

### — MÉFIEZ-VOUS DU CHAT QUI DORT

ROGER COUPANEC - 192 PAGES - 7,90 €

Dans la commune de Guérande, de mystérieux individus s'amuse à régler gentiment leurs comptes sous la signature du Chat. Mais un jour, celui-ci commence à semer des cadavres... Qui a dérapé ? Jo Morel, journaliste de *La Vigie*, mène l'enquête.



## DANS LA MÊME COLLECTION, VOUS AIMEREZ AUSSI



### L'AFFAIRE DAUPHIN BLEU

ROGER COUPANEC - 192 PAGES - 7,90 €

La découverte du cadavre d'un artisan de la région guérandaise, premier d'une longue série, entraîne Jo Morel et le Capitaine Marchadour dans une course contre la montre, alors qu'une affaire de viol présumé vieille de deux ans remonte à la surface...

### REQUINS

XAVIER GARDETTE - 160 PAGES - 6,90 €

Un cadre et sa secrétaire conçoivent une belle arnaque pour obtenir des subventions de Bruxelles, mais l'arrivée d'un nouveau patron risque de tout faire rater. Commence alors un jeu du chat et de la souris dangereux...



### GLOBE

JEAN-FRANÇOIS MARIVAL - 160 PAGES - 6,90 €

Le skipper Jason a-t-il réellement fait naufrage durant le Vendée Globe ou a-t-il été enlevé pour le faire taire ? Ses amis skippers vont risquer leur vie pour démêler le vrai du faux et dévoiler le mystère autour de sa disparition...

### CHEMIN DES DOUANIERS

JEAN-LUC RUSSON - 224 PAGES - 7,90 €

De sa fenêtre, un écrivain observe les rendez-vous secrets de sa voisine avec un homme inconnu. Un jour, le mari disparaît. Il faudra quatre morts brutales pour que l'affaire soit classée. Mais, le vrai coupable échappera-t-il au châtement ?



DANS LA MÊME COLLECTION, VOUS AIMEREZ AUSSI



NANTES, RUE DES ORTIES —————

JEAN-LUC RUSSON - 320 PAGES - 9,90 €

Des personnages répugnants et attachants, des meurtres sanglants : entre deux stands de brocanteurs, les surprises morbides s'accumulent. Le Lieutenant Loudéac est persuadé que ces meurtres cachent une réalité plus sinistre encore.

Dans la collection



*La Malle sanglante du Puits d'Enfer* – Xavier Armange  
*Hors Jeux* – Ben Barnier  
*Sorties de route* – Bruno Cadillon  
*La Véritable Histoire de Théodore Valbron* – Bruno Cadillon  
*Pot-pourri à la fleur de sel* – Roger Coupannec  
*Papillons de mort sur la Côte d'Amour* – Roger Coupannec  
*Le Crabe vert vous salue bien* – Roger Coupannec  
*Méfiez-vous du Chat qui dort* – Roger Coupannec  
*L'Affaire dauphin bleu* – Roger Coupannec  
*Requins* – Xavier Gardette  
*Globe* – Jean-François Marival  
*Chemin des douaniers* – Jean-Luc Russon  
*Nantes, rue des Orties* – Jean-Luc Russon

Mise en page : Atelier d'Orbestier - Lucie Gouffault, Manon Roland

Photo de couverture : © Ben Lescure - Pixabay

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN EUROPE

SUR PAPIER ISSU DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT

À LA SAINT SILVÈRE MCMXVII POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS D'ORBESTIER.